

Le sans-culotte Renaud se fâche

Renaud, le doux rocker, se fâche tout rouge. Le chanteur révalt d'un Bicentenaire grandiose, où l'on trait dans la liesse enterré les bastilles les us moches que sont l'apartheid, la dette tiers monde, et les vieilles colonies. Au lieu de cette vraie fête colorée, populaire et rigolarde, on nous a malheureusement concocté un sommet des sept pays les plus riches, doublé d'une commémoration morne, empesée, barriérée, marchandisée. Un Bicentenaire péage... Honteux, quoi !

Très déçu, Renaud a donc décidé avec quelques autres furieux sans-culottes, Gilles Ferrault, Jean Ferrat et Bernard Lavilliers, d'organiser, avec ses sous, une manifestation et un immense concert, le 8 juillet prochain, sur la place de la Bastille, avec la participation de Johnny Clegg, des Nègresses vertes et de la Mano negra. Une initiative appuyée par Harlem Désir, la CFDT, la CGT, le PC et la Ligue communiste révolutionnaire, mais qui n'est guère appréciée par l'Elysée. Il est normal, après tout, qu'un 14-Juillet ne soit pas toujours du goût des gens du Château.

L'EVENEMENT DU JEUDI: Pourquoi organiser un 14-juillet bis le 8 juillet ?

RENAUD: L'initiative est venue de l'indignation d'individus et d'associations, d'abord contre la tenue du sommet des sept pays les plus riches à Paris à cette date, ô combien symbolique, du 14 juillet, et surtout d'un petit énervement de ces mêmes individus et associations sur la tournure que prenaient les cérémonies du Bicentenaire. Beaucoup considèrent que cette commémoration investit des milliards dans des fêtes dont les Parisiens, les Français et les touristes sont exclus.

De quand date ton énervement, tu t'attendais à quoi ?

— Ce n'est pas à moi de dire ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Je préfère voir le défilé de Goude si mégalomantiaque soit-il qu'un défilé militaire ! J'attendais une vraie fête pour les Parisiens, gratuite et populaire. Avec

Renaud prend la Bastille. Sans renier son engagement à gauche, il reproche au pouvoir socialiste de sacrifier les grandes causes aux petits intérêts politicards.



des mots d'ordre révolutionnaires et avec surtout le sentiment qu'on fête les sans-culottes et pas seulement des principes, qui sont faciles à énoncer mais plus difficiles à appliquer dans la réalité quotidienne.

L'Elysée se défend en disant: ce sommet est prévu de longue date, c'est au tour de la France de l'organiser, elle doit faire face à ses responsabilités...

— Attali m'a dit: « Avant d'être la réunion des sept pays les plus riches du monde, il s'agit de celle des sept plus vieilles démocraties. » Je peux lui faire quelques remarques acides sur la conception de la démocratie d'une Mme Thatcher... ou sur celle de la police espagnole... ou sur la façon dont on expulse de France les réfugiés basques... Le choix de tenir un tel sommet à une date aussi symbolique est de toute manière une erreur.

Tu as soutenu dans le passé, à plusieurs reprises, François Mitterrand, est-ce que tu penses que là, le chef de l'Etat a commis une maladresse, ou alors son entourage ?

— Appelez ça comme vous voulez... Quand je dis maladresse, c'est vraiment le minimum de ce que je puis dire. En tout cas, je ne suis pas d'accord. Je ne vois pas l'incompatibilité avec le fait de l'avoir soutenu électoralement. Je ne suis pas militant socialiste, je ne suis pas socialiste. J'ai prêté mon nom pour médiatiser un appel à voter Mitterrand, en tout cas pour ce qu'il représente. Ce n'est pas donner un blanc-seing à un individu ou à la politique d'un gouvernement...

Je revendique d'autant plus mon indépendance à ce niveau-là que le PS a financé une partie des pages de pub de mes confrères qui disaient la même chose que moi. Moi, j'ai tenu à payer de ma poche... pour ne pas me sentir lié en quel que ce soit.

Comment interprètes-tu la mauvaise humeur que ton initiative semble provoquer dans les hautes sphères du pouvoir ?

— Il y a une volonté délibérée de la presse de droite parce que ça fait du vent, du bruit, de la polémique, d'essayer de faire passer comme une contradiction mon soutien à Mitterrand à une époque (et même encore aujourd'hui) et ma critique d'une de ses

initiatives. En quoi un soutien électoral impliquerait une servilité et un bouchage d'yeux?

■ Des députés socialistes ont rejoint ton appel ?

— La liste va des socialistes aux trotskistes, en passant par le PC... Même Harlem Désir nous a rejoints, pourtant s'il y a quelqu'un d'inféodé, pour ne pas dire pis, à l'Élysée, excusez-moi...

■ Il n'est pas gêné maintenant de voir son nom sur cette liste ?

— Libre à lui d'assumer cette gêne... A l'Élysée, ils ont dit qu'ils avaient élevé en leur sein une vipère...

■ C'est Harlem Désir qui a signé ou SOS Racisme ?

— Harlem en tant qu'individu... 50 % de SOS est pour ; 50 % est contre. Il y a un débat...

■ Qui, parmi les élus socialistes, vous a rejoints ?

— Mélanchon au Sénat et Cambadélis à la Chambre.

Le slogan de la manifestation ne sera pas « Mitterrand trahison » mais « Dette, apartheid, colonies, ça suffit comme ci ». On ne va quand même pas essayer pendant un mois de me faire dire que je suis fâché avec Mitterrand, ce qui n'est pas le cas. Ou essayer de me faire dire que je ne le soutiendrai plus, ce qui n'est pas non plus le cas. Et encore moins essayer de me faire dire que je ne suis pas un homme de gauche, ce qui n'est pas le cas...

■ Es-tu étonné par l'ampleur que prend ce « contre-Bicentenaire » ?

— Pas du tout. Je suis heureux de voir que

le PC, la CFDT, la CGT nous rejoignent. Je suis agréablement surpris. Mais cela ne m'étonne pas. Je suis persuadé que n'importe quel démocrate, qui a un tant soit peu de points communs avec SOS Racisme, avec l'esprit de la Révolution, avec les sans-culottes, avec la gauche en général, ressent un malaise et trouve scandaleux que les maîtres du monde viennent se réunir à Paris...

■ Tu vas réussir à faire ce que la gauche n'arrivait plus à obtenir depuis vingt ans, notamment le 1^{er} mai, l'unité...

— Ce n'est pas Renaud, c'est tout le monde... On voudrait me présenter comme le porte-parole de l'ensemble de ces manifestations ; moi, je suis simplement l'organisateur d'un concert.

■ Est-il exact que tu finances ce concert ?

— Je finance les postes où on n'a pas pu obtenir des collaborations bénévoles... Les musiciens, les artistes, la sono ne nous coûtent rien. Mais l'écran géant, on le paye... Pour le moment, il nous manque 30 briques. Si on ne trouve pas de sponsors, je les mettrai de ma poche, et de bonne grâce, parce que je préfère les mettre là qu'au fisc...

■ Quels sont tes héros de cette période révolutionnaire ?

— Mes héros, ce sont les anonymes qui sont descendus dans la rue, qui pour certains se sont fait tuer et qui, après, ont commis l'erreur historique de croire qu'en déléguant leur pouvoir à la bourgeoisie, ils seraient représentés et donc sauvés. Mes héros, c'est le peuple... les paysans, les ouvriers... C'est un peu naïf.

■ Qu'est-ce que cela représente pour Johnny Clegg la Révolution française ?

— Il n'a jamais participé à d'autres manifestations ou concerts que ceux axés sur la lutte anti-apartheid. Mais il a suffi que je lui lise au téléphone l'appel de Gilles Perrault pour qu'il signe dans la minute... Il m'a demandé une heure de réflexion pour savoir s'il venait chanter. Il a annulé un gala en Italie pour venir à Paris à ses frais...

■ Le choix des autres groupes s'est opéré comment ?

— D'une façon arbitraire. Avec Claude Six, le manager de Clegg, nous en revendiquons la paternité... Les Nègresses vertes et la Mano negra sont deux groupes nouveaux, qui symbolisent une société multiculturelle et sont le contraire d'une « top-cinquanterie ». Ils sont gais, chaleureux, cela va danser. Malavoi, c'est la musique des Antilles...

■ Tu vas inviter Otelo de Carvalho ?

— Oui, en espérant qu'il puisse sortir du Portugal. On va inviter aussi symboliquement plusieurs prisonniers politiques du monde entier comme Abraham Serfati...

■ Avec Clegg à Paris, ce serait peut-être aussi le moment de demander la lumière sur l'assassinat de Dulcie September ?

— Johnny Clegg a été profondément affecté par l'assassinat de son copain David Webster, il y a un mois, en pleine rue de Johannesburg, par un régime qui tente de faire croire à son néo-libéralisme. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles il nous a rejoints si spontanément.

Propos recueillis par Pascal KROP et Yann PLOUGASTEL

■ Quand nous nous sommes décidés à découvrir son œuvre, ici en France, Primo Levi venait de mourir : une « chute » dans une cage d'escalier, il avait 67 ans, il avait passé quarante ans à lutter contre l'oubli d'Auschwitz. Tout en continuant son métier de chimiste, il allait discuter, expliquer à ses lecteurs, notamment les enfants des écoles, *Si c'est un homme* étant au programme en Italie. (En France quel livre est au programme ?)

En 86, un an avant son suicide, Primo Levi faisait le bilan dans *Auschwitz naufragés et rescapés*, un minutieux rapport sur l'état des lieux, ou plutôt l'état de nos mémoires : et on comprend qu'il n'ait pu survivre à un tel constat d'échec. Voici un livre — publié bizarrement sous la très littéraire couverture de la collection Arcades (Gallimard) — qui est peut-être plus froidement terrifiant que *Si c'est un homme*, pourtant un des plus terrifiants écrits de mémoire d'homme, car lorsque Levi témoignait dans l'urgence, dès son retour des camps, il croyait comme David Rousset avec *les jours de notre mort* (réédité cette année chez Ramsay) il était persuadé qu'en alertant l'opinion il faisait œuvre utile et qu'on ne verrait plus jamais ça. En 86, lucide mais pas amer, il pense que tout peut recommencer sous une forme ou une autre, il sait plus que jamais qu'on ne peut éradiquer le mal, et il cherche seulement à nous apprendre à le reconnaître en nous, non comme le Mal absolu, le diable, la Peste

L'oubli gagne

Par Michel Polac

Noire, mais comme une insidieuse maladie, aux symptômes parfois bénins, qui peut rendre enragé : l'homme le plus sain a des virus en lui. La vie dans les camps de la mort est grise, il n'y a pas les victimes en blanc et les bourreaux en noir, mais toutes les nuances du gris. Oh attention, il ne s'agit pas de tomber dans les clichés du roman-photo mondain dans le sadomasochisme à la *Portier de nuit*, mais il faut apprendre à guetter en chacun de nous la plus anodine manifestation d'inhumanité. Pour survivre là-bas, personne pas même lui, ne pouvait rester tout à fait innocent, et d'ailleurs dans les cercles de l'enfer ceux du dernier cercle, l'immense majorité, sont tous morts sans pouvoir témoigner, et les quelques greffiers de l'horreur qui ont décrit l'abîme sont restés accrochés à mi-pente, ils avaient un minuscule, un grotesque, un odieux « avantage ». Les derniers survivants dont beaucoup n'ont jamais pu parler parce que cette souffrance était indicible, incommunicable, au-delà des mots, disparaissent un à un. L'Etat d'Israël qui fut reconnu avant tout comme le sanctuaire des rescapés s'est transformé en un Etat guerrier qui tire sur tout ce qui semble le menacer, plutôt bourreau que victime, mais

Primo Levi n'en parle jamais. Et l'Allemagne tout doucement oubliée, en tout cas ces 50 % qui n'ont jamais voulu savoir et qui estiment d'après un récent sondage qu'Hitler était « un grand homme d'Etat ». Si c'est un homme à paru en Allemagne, quinze mille exemplaires vendus, une goutte d'eau dans l'océan et comme seul écho quarante lectures dont Levi nous parle avec une certaine irritation contre les pharisiens : la seule qui comprenne est la fille d'un militant social-démocrate qui connut les camps nazis. Il n'y eut sans doute pas un seul nazi parmi les lecteurs : ce dialogue-là n'a jamais eu lieu et maintenant il est trop tard. Le monde continue, continue dans l'horreur, les hommes voient venir d'autres catastrophes, à commencer (?) par la fin du monde (atome ou pollution). Primo Levi n'ignore pas ces menaces et il n'ignore pas le Cambodge par exemple, il sait que d'autres Pol Pot sont prêts à massacrer des « sous-hommes ». Il sait surtout que la Terre peut devenir une planète morte. Dans un cimetière désert et silencieux à quoi bon maintenir le souvenir de l'enfer sur la terre ? En 47 que d'illusions il avait encore après les avoir toutes perdues dans le « lager ». Ce livre n'est pas gai je vous l'accorde (et ma chronique encore plus sinistre) et pourtant il est tellement intelligent, oh pas l'intelligence brillante des esprits forts, non l'intelligence de l'honnêteté, qu'on est réconforté de constater qu'il y a eu des hommes comme Primo Levi.

M.P.